

ÉCOLE POLYTECHNIQUE – ÉCOLES NORMALES SUPÉRIEURES  
ÉCOLE SUPÉRIEURE DE PHYSIQUE ET DE CHIMIE INDUSTRIELLES

CONCOURS D'ADMISSION 2011

FILIÈRES MP ET PC

EXPRESSION ÉCRITE EN LANGUE ÉTRANGÈRE – (XEULC)

(Durée : 1 heure 30)

(SANS DICTIONNAIRE)

*Après avoir pris connaissance du texte ci-dessous, les candidats doivent répondre aux deux questions posées à la fin du texte en utilisant la langue qu'ils ont choisie lors de leur inscription au concours.*

\*\*\*

**L'avenir des bibliothèques**

Quel est l'avenir des bibliothèques de recherche et comment nous y préparer ? Ces questions ne sauraient être écartées sous prétexte qu'elles sont d'ordre théorique ou « universitaire » – du genre de celles que les professeurs triturent sans aucune conséquence pour les simples citoyens –, car elles touchent au cœur même de ce que tout individu recherche chaque jour : des informations et une aide pour tirer de celles-ci un savoir pertinent.

Quand je tente de prévoir l'avenir, je regarde le passé. Voici, par exemple, un récit fantaisiste et futuriste publié en 1771 par Louis Sébastien Mercier dans son traité utopique, *L'An 2440*, qui connut un grand succès de librairie. Mercier s'endort et se réveille dans un Paris tel qu'il existera sept siècles après sa naissance en 1740. Il se retrouve dans une société purgée de tous les maux de l'Ancien Régime. Dans un chapitre capital du volume un, il visite la Bibliothèque nationale, s'attendant à y voir des milliers de livres superbement disposés comme dans la Bibliothèque du roi sous Louis XV. Cependant, à sa stupéfaction, il ne découvre que quatre petites armoires dans un modeste cabinet. Qu'est-il arrivé à l'énorme masse d'imprimés qui s'était accumulée depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, époque où elle était déjà devenue impossible à gérer ? demande-t-il. Nous l'avons brûlée, répond le bibliothécaire : cinquante mille dictionnaires, cent mille poèmes, huit cent mille volumes de droit, seize cent mille voyages, un milliard de romans. Une commission de lettrés vertueux les a tous lus, a éliminé les faussetés et ramené le tout à l'essentiel : quelques vérités et préceptes moraux fondamentaux qui tiennent facilement dans quatre armoires.

Mercier était un défenseur et un militant des Lumières, qui croyait fermement au verbe imprimé comme instrument de progrès. Il n'était en rien partisan de brûler les livres, mais son récit imaginaire exprimait un sentiment déjà fort au XVIII<sup>e</sup> siècle et qui a pris aujourd'hui un caractère obsessionnel – le sentiment d'être submergé d'informations et d'être incapable de trouver les matériaux pertinents dans ce déluge de choses éphémères.

La solution à ce double problème pourrait bien être une bibliothèque sans livres. Au lieu des

quelques armoires qui subsistent chez Mercier, elle contiendrait des terminaux d'ordinateurs qui permettraient d'accéder à de gigantesques banques de données, et les lecteurs trouveraient ce qu'ils désirent au moyen de moteurs de recherche réglés à la perfection selon les algorithmes les plus récents.

Cette idée peut paraître exagérée, mais la chose est déjà en cours de réalisation, bien qu'elle ne se qualifie pas de bibliothèque. Cela s'appelle Google Book Search. En numérisant les fonds de dizaines de bibliothèques de recherche, Google crée une base de données constituée de millions de livres, si nombreux en fait qu'il aura bientôt construit une mégabibliothèque numérique plus impressionnante que tout ce qui a jamais été imaginé, sauf dans l'œuvre de Jorge Luis Borges.

Robert DARNTON  
*Apologie du livre*, 2011.

**Première question** (réponse en 120-150 mots environ)

Quelle conception l'auteur se fait-il de la fonction et du rôle d'une bibliothèque ?

**Seconde question** (réponse en 180-200 mots environ)

A l'ère du numérique, d'Internet et des systèmes de communication de toutes sortes, les bibliothèques ont-elles encore un rôle à jouer ?

*Le nombre de mots n'est donné qu'à titre indicatif. Les critères suivants seront pris en compte pour l'évaluation des réponses :*

- la qualité et l'authenticité de la langue, et en particulier la précision grammaticale et la richesse lexicale ;*
- les qualités d'analyse et de synthèse, pour la réponse à la première question ;*
- la richesse de la réflexion personnelle, la concision, la cohérence des idées et l'aisance dans l'expression, pour la réponse à la seconde question.*

\* \*  
\*

ÉCOLE POLYTECHNIQUE – ÉCOLES NORMALES SUPÉRIEURES  
ÉCOLE SUPÉRIEURE DE PHYSIQUE ET DE CHIMIE INDUSTRIELLES

CONCOURS D'ADMISSION 2011

FILIÈRES MP ET PC

COMPOSITION DE LANGUE VIVANTE – (XEULC)

VERSION (Durée : 1 heure 30)

(SANS DICTIONNAIRE)

*Les candidats doivent traduire le texte correspondant à la langue qu'ils ont choisie pour l'épreuve écrite lors de leur inscription au concours.*

\*\*\*

page 2	allemand
page 3	anglais
page 4	arabe
page 5	espagnol
page 6	italien
page 7	portugais
page 8	russe

\*\*\*

*L'épreuve sera jugée du double point de vue de l'intelligence du texte et de la maîtrise de la langue française.*

\*\*\*

## ALLEMAND

### Heimkehr

Sie gingen durch das Dorf, und Andreas zeigte Delphine die Orte seiner Kindheit, das Schulhaus, die Kirche, in der er konfirmiert worden war, und das Restaurant, in dem er sich mit seinen Freunden getroffen hatte. Er konnte sich nicht vorstellen, wie das Dorf auf jemanden wirkte, der es noch nie gesehen hatte, der seine Geschichte nicht kannte, seine Geschichten und seine Bewohner.

Das Friedhofstor war geschlossen. Sie gingen weiter, überquerten den Bahnübergang und kamen zum Hallenbad und dann zu Andreas' Elternhaus, in dem jetzt sein Bruder wohnte. Es war kein Licht in den Fenstern. Sie standen vor dem Gartentor.

»Vielleicht sind sie in den Ferien«, sagte Delphine.

»Früher gab es einen versteckten Kellerschlüssel«, sagte Andreas. Ohne nachzudenken öffnete er das Tor. Es quietschte, und Andreas erinnerte sich an das Geräusch, das sich seit seiner Kindheit nicht verändert hatte. Er ging durch den Garten und hinter das Haus. Er stieg die Kellertreppe hinunter, Delphine blieb oben stehen. Der Schlüssel war da, wo er immer gewesen war, ein altertümlicher, rostiger Schlüssel.

»Komm«, flüsterte Andreas.

Im Keller war es dunkel, nur durch die Fenster drang etwas Licht. Andreas hatte sofort den Geruch erkannt, eine Mischung aus Erde, Schimmel und Heizöl. Er nahm Delphine bei der Hand und führte sie vorsichtig die Innentreppe hoch. Die Tür zur Wohnung war nicht abgeschlossen. Andreas öffnete sie und blieb einen Moment lang horchend stehen.

Auf dem Küchentisch standen ein Dutzend Blumentöpfe und eine kleine Gießkanne aus rotem Plastik. Daneben lag ein Zettel mit Anweisungen, welche Pflanzen nur einmal pro Woche zu gießen waren und welche häufiger.

»Sie müssen in den Ferien sein«, sagte er. »Wir machen besser kein Licht. Wenn die Nachbarn es sehen, rufen sie die Polizei«.

»Lass uns gehen«, sagte Delphine.

Andreas ging ins Wohnzimmer. Er zählte die Zeitungen, die auf dem Tisch lagen, und sagte, vermutlich käme die Familie in den nächsten Tagen zurück. Er trat in den Flur und ging die Treppe hoch in den oberen Stock. Delphine blieb unten stehen und sagte, sie habe keine Lust, verhaftet zu werden. Dann folgte sie ihm doch.

Peter Stamm

*An einem Tag wie diesem, 2006.*

## ANGLAIS

### Embracing America

SOMETIMES, I GOT BEHIND the wheel of my Ford, rolled down the windows, and drove for hours, from the East Bay to the South Bay, up the Peninsula and back. I drove through the grids of cottonwood-lined streets in our Fremont neighborhood, where people who'd never shaken hands with kings lived in shabby, flat one-story houses with barred windows, where old cars like mine dripped oil on blacktop driveways. Pencil gray chain-link fences closed off the backyards in our neighborhood. Toys, bald tires, and beer bottles with peeling labels littered unkempt front lawns. I drove past tree-shaded parks that smelled like bark, past strip malls big enough to hold five simultaneous *Buzkashi* tournaments. I drove the Torino up the hills of Los Altos, idling past estates with picture windows and silver lions guarding the wrought-iron gates, homes with cherub fountains lining the manicured walkways and no Ford Torinos in the drive-ways. Homes that made Baba's house in Wazir Akbar Khan look like a servant's hut.

I'd get up early some Saturday mornings and drive south on Highway 17, push the Ford up the winding road through the mountains to Santa Cruz. I would park by the old lighthouse and wait for sunrise, sit in my car and watch the fog rolling in from the sea. In Afghanistan, I had only seen the ocean at the cinema. Sitting in the dark next to Hassan, I had always wondered if it was true what I'd read, that sea air smelled like salt. I used to tell Hassan that someday we'd walk on a strip of seaweed-strewn beach, sink our feet in the sand, and watch the water recede from our toes. The first time I saw the Pacific, I almost cried. It was as vast and blue as the oceans on the movie screens of my childhood.

Sometimes in the early evening, I parked the car and walked up a freeway overpass. My face pressed against the fence, I'd try to count the blinking red taillights inching along, stretching as far as my eyes could see. BMWs. Saabs. Porsches. Cars I'd never seen in Kabul, where most people drove Russian Volgas, old Opels, or Iranian Paikans.

Almost two years had passed since we had arrived in the U.S., and I was still marveling at the size of this country, its vastness. Beyond every freeway lay another freeway, beyond every city another city, hills beyond mountains and mountains beyond hills, and, beyond those, more cities and more people.

Long before the *Roussi* army marched into Afghanistan, long before villages were burned and schools destroyed, long before mines were planted like seeds of death and children buried in rock-piled graves, Kabul had become a city of ghosts for me. A city of harelipped ghosts.

America was different. America was a river, roaring along, unmindful of the past. I could wade into this river, let my sins drown to the bottom, let the waters carry me someplace far. Someplace with no ghosts, no memories, and no sins.

If for nothing else, for that, I embraced America.

Khaled Hosseini  
*The Kite Runner*, 2003.

### عند موظف لجنة القراءة

لن أنسى ما حبيت تلك اللحظة العصبية وأنا جالس أمام موظف لجنة القراءة في هيئة الكتاب وهو يقبأ في مخطوطة روايتي الموضوعة أمامه على المكتب. وإذا به يبادرني قائلاً بوجه متجهّم و نبرة عدائية :  
مستحيل أن أنشر هذه الرواية.

. لماذا؟

. هل تجهل السبب حقاً؟

. من فضلك قل لي أنت.

. لأنك تشتم مصر.

. أنا لم أشتم مصر.

. أنت تسخر من الزعيم الوطني مصطفى كامل ..

. أنا لم أسخر منه. أنا أحب مصطفى كامل وأحترمه . الذي سخر منه هو بطل الرواية عصام عبد العاطي.

. أ تريد إقناعي بأنك لا توافق على هذا الكلام بينما أنت الذي كتبتة؟

رحت أشرح للأستاذ عضو لجنة القراءة الفرق بين المقال والقصة، و كيف أنّ المقال يعكس رأي صاحبه بينما القصة عمل متخيّل من شخصيات متنوّعة لا تمثّل آراؤها بالضرورة وجهة نظر المؤلف. ظلّ الموظف صامتاً.. واندمجت أنا في المرافعة قائلاً:

. لو اتّبعتنا المنطق الذي يرفض على أساسه نشر الرواية، سيصبح المؤلف لصاً إذا قدّم شخصية لصّ وإذا وصف شخصية الجاسوس سوف نعتبره خائناً لبلاده.. وهذا المنطق ينسف العمل الأدبي من أساسه.

ظهر بعض الارتباك على وجه الموظف. ثم ارتسمت ابتسامة مآكرة على وجهه وقال:

. أنت إذن لا توافق بطل الرواية على رأيه؟

. إطلاقاً.

. متأكد؟

. طبعاً متأكد.

. هل بإمكانك أن تكتب استنكاراً؟

. استنكاراً؟

. نعم سأوافق على النشر إذا كتبت استنكاراً بخطّ يدك تدين فيه كلّ آراء بطل الرواية عن مصر والمصريين.

. وهو كذلك..

أخذت من الموظف ورقة وقلما وكتبت تحت عنوان " استنكار " : " أعلن أنا مؤلف هذه الرواية أنّي لا أوافق إطلاقاً على الآراء الواردة على لسان البطل عصام عبد العاطي ... وأنها تمثّل عكس ما أعتقده عن مصر وعن المصريين " . ثم أضفت من عندي : " أحبّ أن أوكد أنّ بطل هذه الرواية شخص أخرج غير متزن نفسياً و قد لاقى جزاءه في النهاية .. وقد كتبت هذا الاستنكار بناء على طلب لجنة القراءة في هيئة الكتاب "

قرأ الموظف الاستنكار بعناية و تنهّد بارتياح ثم كتب تأشيرة الموافقة على الرواية ووعدني بنشرها في القريب.

## ESPAGNOL

### Recuerdos familiares

Empecé a trabajar en la tienda de Amelia Madrid por llevarle la contraria a mi madre, que no tenía otro sueño que su hija estudiase, que fuese una mujer de provecho, libre, que no dependiese de un hombre para que le administrase el dinero todas las semanas, y que los viernes a mediodía, entre el postre y el café manchado con un poco de leche, la obligase a justificar los gastos en todas las compras. En todas. Ciento veintidós pesetas en ultramarinos, cuatrocientas seis en carnicería, setenta y ocho en la frutería, ciento ocho en la pescadería. No es que mi padre fuese mala persona: es que tuvo una infancia marcada por el hambre y siempre temió que las cosas pudieran ponerse otra vez feas, como decía él, porque nunca dijo guerra, ni dictadura, ni miedo, ni dolor, sólo eso, cosas feas, «Ana, tú no sabes las cosas feas que he tenido que ver yo». Y yo le creía, porque cuando lo decía se le llenaban los ojos de lágrimas y me abrazaba muy fuerte, como si de verdad sintiese terror por esos recuerdos y porque le veía incapaz de decir una mentira. Era como un niño grande que dividía la vida en grandes conceptos: bueno frente a malo, feo frente a bonito, alegre frente a triste, barato frente a caro. Nunca fue al banco. Guardaba lo que ganaba debajo de una baldosa cubierta por una alfombra con un león tumbado plácidamente a la sombra irreal de una palmera, con la secreta esperanza de que su fiereza animal espantase cualquier peligro sobre nuestros ahorros. Era barrendero y casi todas las madrugadas volvía a casa con cachivaches que rescataba de la basura. «Esto es por si pasa algo», decía. Y si hubiera pasado, algo, cualquier cosa, hubiésemos sido la envidia de los vecinos, pero como nunca pasaba nada, éramos nosotros los que envidiábamos a los demás...

Carmen Amoraga  
*Algo tan parecido al amor*, 2007.

## ITALIEN

### Capodanno in montagna

Verso le tre del pomeriggio, sopra gli ottocento metri nevicava ovunque in Piemonte. In Val di Susa erano caduti in poco tempo trenta centimetri di neve farinosa che rendevano difficile la circolazione. Violaine saliva a passo d'uomo, anche se aveva le gomme da neve. Sarebbe stata a casa per le cinque.

Squillò il cellulare. Era Giuseppe. "Hai visto come nevicava? Domani puoi farti la sciata più bella dell'anno."

"Sono già per strada. Avogadro ci ha spedito a casa presto, oggi."

"È Natale, campionessa, rilassati. Un paio di giorni di vacanza non fanno male a nessuno. Allora, che hai deciso per il 31? Vieni?"

Oddio. La festa di Capodanno organizzata da Giuseppe alla Locanda Gorlier. Se n'era dimenticata. Qualche mese prima non sarebbe successo. "Sto lavorando. Non credo di farcela. Mi dispiace."

"Dai, non farla tanto lunga. È per l'ultimo dell'anno, Violaine, capita una volta ogni trecentosessantacinque giorni."

"Non posso, davvero. Mi hanno affidato un'indagine." Le dispiacque sentire la delusione di Giuseppe. "È un lavoro difficile. Il vicequestore mi sta con il fiato sul collo. Scusami, avrei dovuto dirtelo prima. È che... ho avuto troppe cose da fare e..."

Lui la interruppe. "Ti conosco. Te ne pentirai. Quassù ha appena ricominciato a nevicare. Il pomeriggio del 31 non devi far altro che metterti in ghingheri<sup>1</sup>. Vengo a prenderti. Con una bottiglia di spumante. Ci sarà anche la musica. Balliamo tutta la notte, se ti va. Non puoi mancare proprio tu."

La macchina slittò leggermente. Violaine irrigidì la presa sul volante.

*Rilassati. Non toccare il freno. Stai tranquilla.*

Giuseppe aveva ragione. L'idea di organizzare una festa di Capodanno alla Locanda Gorlier l'avevano avuta insieme, mesi prima, quando le cose tra di loro filavano lisce.

"Lo so, Giuseppe. Mi dispiace, ma questa indagine ha la precedenza assoluta. Non so cosa succede di qui a tre ore, figurati tra una settimana. Non posso prendere impegni, se mi richiamano devo tornare a Torino, capisci?"

Silenzio. Aveva riattaccato.

Erano stati insieme tre anni. D'inverno Giuseppe Mallen passava la stagione sciistica a pattugliare le piste, in caccia di sciatori in difficoltà e di quelli imprudenti che si avventuravano in vetta col rischio di provocare slavine<sup>2</sup> nei canali. D'estate lui e Violaine si alzavano all'alba e camminavano ore, in silenzio, attenti a non spaventare gli animali.

Benedetta Cibrario  
*Sotto cieli noncuranti*, 2010.

---

<sup>1</sup>mettersi in ghingheri : mettre ses habits de fête.

<sup>2</sup>slavine : avalanches.



## PORTUGAIS

### Em casa da Avó

A Avó acompanhou o CamaradaBotardov até ao portão. Fomos espreitar. Sempre ficavam um pouco na conversa ali no portão.

Na casa do lado, a DonaLibânia também vinha sempre espreitar, qualquer coisa que acontecesse na casa da Avó ela sempre sabia, até quem tivesse dúvidas sobre quem tinha passado, ou a que horas, podia perguntar à DonaLibânia. Até mesmo coisas que se passavam em outras casas que ela não conseguia ver, ela também sabia.

Depois a AvóAgnette entrou e vinha a caminhar com dificuldade. Entrou e sentou de novo a esfregar a perna.

– É uma espécie de ardor.

– Ou telefonas à tua filha ou chamas o médico cubano.

– Amanhã já ligo. Esta hora já é tarde. Meninos, começar a preparar para ir dormir.

– Quem tem fome pode tomar um prato de sopa que a Madalena vai aquecer – disse a Avó-Catarina. – Deixa-te estar, mana, repousa aí com a perna esticada.

A chuva tinha mesmo parado. Um barulho bonito, devagar, tipo um assobio abafado começou a aparecer no lado do quintal onde ficava a figueira.

Jantámos só um bocadinho, ninguém gostava muito de sopa, mas a AvóCatarina ficava ali perto de nós a olhar devagarinho.

– Não é a boca que vai à comida – ensinava – é a comida que vem até à boca.

Treinávamos essa complicação de comer sem quase mexer o pescoço para baixo e ainda ouvindo as outras regras que já sabíamos de cor.

– Os cotovelos não ficam em cima da mesa. O estômago não encosta à mesa. Podemos não ter muita comida, mas sabemos como comer. E não se fala com a boca cheia, já sabem.

Subimos para lavar os dentes e fazer xixi. Os pijamas eram camisas antigas e uma cueca. Fazia calor mas tínhamos que tapar o corpo nem que fosse só com o lençol por causa dos mosquitos.

– Não sei porquê que os mosquitos têm esse vício de beber sangue.

– Deve ser que têm sede.

– Não fales à toa.

Espreitei ainda da janela da casa de banho. Uma coruja ficou na parte mais alta da figueira, como se a lua fosse uma caixinha de pôr fotografias e a coruja fosse a própria fotografia a preto e branco.

Ondjaki

*AvóDezanove e o segredo do Soviético*, 2008.

## ВОЗВРАЩЕНИЕ НА РОДИНУ

Юрий Шацкий пришёл к выводу: в России жизнь становится нормальной. Он был далёк от того, чтобы предполагать, что в России после полувека разора<sup>1</sup> установится буржуазность, к которой он сам привык. Но был далёк и от того, чтобы брать на веру все те ужасы, которые расписывали московские журналисты и их парижские коллеги.

Юрий считал нормальной жизнью для сегодняшней России что-то похожее на жизнь Парижа после войны. Иногда рождались и другие ассоциации: например, с некоторыми африканскими странами, в которых Шацкий провёл немало лет.

Родился Шацкий на ферме в Бретани, ферму его отец купил в двадцать восьмом году, десять лет отработав в парижском такси, через год привёз туда жену, русскую парижанку, там Юрий и родился весной тридцатого.

Но в России, которую он считал родиной, Шацкий никогда не бывал. В голову ему не приходило ехать туда при большевиках. Может быть, потому что очень любил своего отца, офицера Императорского флота, и мать Елену Николаевну. Люди эти Россию любили и мечтали о ней. Поэтому и не был Юрий Матвеевич в России, пока она оставалась большевистской империей, ни разу.

И вот теперь, всё обдумав, он твёрдо решил и начал готовиться. Продал родительскую ферму, всё, что могло понадобиться для жизни, в России купил, заказал комнату в известной из книг московской гостинице... И взяв авион «Эр Франса», прилетел по морозцу.

Александр Кабаков

*Поздний гость, 2007.*

---

<sup>1</sup> Разор – беспорядок, несчастья